

dans l'âme de son fidèle serviteur, au jour de son ordination, et dans les jours suivants, surtout au moment où il lui fut donné de monter pour la première fois au saint autel, et d'immoler de ses mains consacrées la Victime pure et sans tache. Laissons parler ici son ami M. Blain : « Le grand jour de son ordination, nous dit-il, Montfort fut tellement pénétré de sentiments de piété et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il obtint de son directeur la permission de passer le reste du jour devant le Saint-Sacrement, pour remercier Dieu d'une grâce si extraordinaire, et il en consacra plusieurs à se préparer pour dire sa première messe. Le lieu qu'il choisit pour la dire fut celui dont il avait eu tant de soin, depuis son entrée au Séminaire, la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, dans l'église de Saint-Sulpice. J'y assistai; j'y vis un homme comme un ange à l'autel. »

## CHAPITRE II.

**Depuis l'époque où Louis-Marie Grignon de Montfort est élevé au Sacerdoce jusqu'à son voyage de Rome (1700-1706).**

A peine élevé au Sacerdoce, Montfort, tout dévoré du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, songea à aller prêcher l'Évangile jusque dans le Nouveau-Monde. Il disait quelquefois aux ecclésiastiques qui demeuraient avec lui : « Que faisons-nous ici, mes chers amis? Pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent au Japon et aux Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes pour les instruire des vérités nécessaires au salut? » Ayant appris que M. Tronson, Supérieur de Saint-Sulpice, devait faire partir plusieurs ecclésiastiques pour aller au Séminaire de Montréal que dirigeaient les prêtres de sa Communauté, il s'offrit pour les accompagner au Canada, afin d'annoncer l'Évangile aux infidèles de ces contrées. Mais le sage Supérieur, persuadé que Dieu le voulait ailleurs, n'accepta point sa

proposition. Son Directeur, M. Léchassier, s'opposa également à ce lointain voyage, dans la crainte, peut-être exagérée, qu'emporté par son zèle il ne se perdit dans les vastes forêts d'Amérique, en y courant chercher les sauvages. Dieu le réservait pour la France, où il devait opérer de si grandes merveilles. Mais, ô desseins admirables de la Providence ! la famille religieuse qu'il devait laisser après lui était destinée à le remplacer au Canada, 183 ans plus tard, et avec des circonstances vraiment étonnantes. Dieu s'est servi des Sulpiciens, en 1700, pour retenir en France le Vén. de Montfort, qui désirait ardemment aller répandre sur le sol canadien la semence de la parole évangélique ; Dieu s'est servi encore des Sulpiciens, en 1883, pour conduire au Canada les enfants de Montfort.

M. Rousselot, prêtre de Saint-Sulpice et curé de Notre-Dame de Montréal, né à Cholet, près Saint-Laurent-sur-Sèvre, connaissait parfaitement les Communautés fondées par le serviteur de Dieu. Il a cru ne pouvoir mieux faire que de s'adresser à elles pour leur confier une œuvre importante, dont il s'occupait activement, de concert avec de pieux et généreux chrétiens de la ville où il exerçait le plus consolant et le plus fructueux ministère. Il s'agissait d'établir deux grands orphelinats agricoles, l'un de jeunes gens, l'autre de jeunes filles. De vastes terrains ont été achetés pour cela. Des constructions ont été faites rapidement pour recevoir

des Pères de la Compagnie de Marie, des Frères coadjuteurs et des Sœurs de la Sagesse, avec quelques orphelins. Déjà l'œuvre a commencé à fonctionner en 1883. Elle ira se développant toujours davantage sous le souffle vivifiant de la divine Providence, nous en avons le doux espoir, et, dans peu d'années, à la place de ces forêts qui tombent sous le tranchant de la hache, et sur ce sol que l'on cultive pour la première fois, on verra s'élever une église, des Communautés, des maisons nombreuses formant une paroisse sincèrement catholique, qui portera le nom de *Notre-Dame-de-Montfort*. C'est Monseigneur l'Évêque de Montréal lui-même qui a désigné ce nom. Voilà donc le nom de Montfort donné à une petite portion de cette terre immense du Canada qu'il aurait voulu évangéliser ; voilà donc sa famille religieuse réalisant les projets de zèle qu'il avait conçus, dès les premiers jours de son sacerdoce !

Pendant qu'il songeait à cette mission lointaine, arriva à Paris un saint prêtre de Nantes, nommé M. Lévêque, qui, depuis longtemps, s'adonnait également aux missions et à tous les genres de bonnes œuvres. Il s'était associé quelques ecclésiastiques et en avait formé la Communauté de Saint-Clément. Ayant fait connaissance avec Montfort, il songea à s'attacher ce jeune prêtre, dont il entendait célébrer le zèle, les talents et toutes les vertus. Il réussit avec d'autant plus de facilité que celui-ci se ré-

jouissait de faire sous un tel maître l'apprentissage de la vie apostolique, et que la décision de son directeur était conforme à ses desirs.

M. Lévêque et Montfort partirent de Paris dans le mois de septembre, et arrivèrent à Nantes au bout de peu de jours. S'étant embarqués à Orléans pour descendre la Loire, ils rencontrèrent trois libertins qui ne cessaient de proférer des blasphèmes et des paroles malhonnêtes. Le jeune missionnaire avait trop de zèle pour le souffrir. Après avoir cherché inutilement à leur imposer silence, il leur prédit qu'ils seraient châtiés de leur faute. Ce qui arriva peu de jours après. Deux de ces débauchés tirèrent l'épée dans une querelle et se blessèrent mutuellement; le troisième faillit périr des suites de son intempérance.

Après leur arrivée à Nantes, les deux missionnaires ne tardèrent pas à aller ensemble évangéliser la campagne, et ils continuèrent leurs travaux jusqu'à la fin de février de l'année suivante. En faisant connaissance avec les différents membres de la Communauté de Saint-Clément, le pieux serviteur de Dieu n'eut pas de peine à s'apercevoir que la plupart d'entre eux étaient loin de ressembler à leur vénérable Supérieur. Presque tous ils étaient imbus des erreurs janséniennes et remplis de l'esprit orgueilleux et fourbe qui caractérisait cette secte. Il songea donc à se retirer; mais il ne le voulut point faire, avant d'avoir consulté par

lettre son ancien directeur de Saint-Sulpice, M. Léchassier, qui l'engagea à ne point partir avant d'avoir reçu le consentement de M. Lévêque. Il obéit, et se résigna à demeurer avec des hommes qui n'étaient pas dévoués comme lui à l'autorité de l'Eglise et du Siège apostolique. Cependant une circonstance particulière ne tarda pas à lui permettre une assez longue absence, qui fut pour lui une diversion aux ennuis qu'il éprouvait et une occasion de se frayer le chemin qu'il devait parcourir plus tard.

A la sollicitation de Madame de Montespan, bienfaitrice de la famille de Montfort, Madame de Rochechouart, sa sœur, abbesse de Fontevrault, avait accueilli dans son monastère l'une des sœurs du serviteur de Dieu, qui y prit le voile au mois d'avril 1701. Ce fut à cette occasion qu'il s'éloigna de Nantes pour quelque temps. Invité à la prise de voile de sa sœur, il crut devoir se rendre à cette invitation. Il fit le voyage à pied; mais il n'arriva à Fontevrault que le lendemain de la cérémonie. Il y trouva Madame de Montespan qui l'accueillit avec bonté. Elle songea même à lui faire obtenir un canonicat, mais il lui fut impossible de persuader cet amant passionné de la pauvreté. Elle réussit au moins à le faire consentir à s'en remettre à la décision de M<sup>sr</sup> Girard, évêque de Poitiers, et elle l'engagea fortement à lui faire une visite. Pressé par la bienfaitrice de sa famille, il se décida enfin à se présenter devant le prélat,

avec l'intention toutefois de ne pas accepter la faveur qu'on pourrait lui offrir. A son grand contentement, il n'en fut pas sérieusement question.

M<sup>r</sup> Girard était absent de sa ville épiscopale, quand le vertueux prêtre y arriva, le dernier jour d'avril. Sa première visite fut pour l'Hôpital, où il alla s'offrir pour servir les pauvres. Tout d'abord il entra dans la chapelle et y passa quatre heures en prière, en attendant le souper. Les pauvres l'ayant aperçu furent tellement édifiés de sa modestie, de son recueillement, de sa piété, qu'ils songèrent à le demander pour aumônier; il n'y en avait point alors dans la Maison. Ils furent également touchés de sa pauvreté, car il portait une soutane bien misérable, et ils voulurent se cotiser pour lui fournir un vêtement plus convenable. Montfort lui-même racontait tout cela avec simplicité et humilité dans une longue lettre qu'il adressait à M. Léchassier le 4 mai 1701.

De retour à Poitiers, M<sup>r</sup> Girard reçut la visite de Montfort; il fut également informé du désir des pauvres et des malades de l'hôpital qui faisaient instances pour conserver, en qualité d'aumônier, ce prêtre étranger qu'ils regardaient comme un saint. L'évêque en écrivit à M. Léchassier, dont la réponse fut telle qu'après sa réception on crut pouvoir se rendre aux désirs des pauvres. Cependant, avant la conclusion de cette affaire, le prélat fut obligé de s'absenter

encore. Le missionnaire resta un mois à Poitiers, menant une vie vraiment apostolique. Les grands-vicaires le firent loger au Séminaire. Presque tous les jours, il faisait le catéchisme aux pauvres et aux enfants de la ville, qu'il rassemblait sous les halles. Il allait aussi visiter les pauvres de l'hôpital qu'il catéchisait matin et soir. Non content de leur donner des instructions et des consolations, il leur distribuait les aumônes qu'il recevait pour lui-même. Il eut la joie de pouvoir réunir autour de lui un grand nombre d'écoliers, avec lesquels il forma une pieuse association, d'où sont sortis d'excellents prêtres et de fervents religieux. Cependant, comme la conclusion de l'affaire de l'Hôpital traînait en longueur, et qu'il n'avait point encore rompu ses engagements avec M. Lévêque, il retourna à Nantes, après avoir pris, comme toujours, l'avis de son directeur ordinaire.

Dès qu'il fut de retour à Nantes, il se mit à prêcher dans les campagnes. Il fut envoyé tout d'abord à Grand-Champ, où il passa dix jours et fit beaucoup de bien. Pendant que le zélé missionnaire poursuivait ailleurs ses courses apostoliques, M<sup>r</sup> Girard, pressé par les nouvelles instances des pauvres de l'hôpital de sa ville épiscopale, le supplia de se rendre enfin à leurs désirs. Montfort finit par prendre ce parti, après avoir consulté son directeur et obtenu le consentement de M. Lévêque. Il quitta donc la Communauté de Saint-Clément vers la fin de sep-

tembre 1701, et se rendit à Poitiers. Ce ne fut cependant que quelques jours après la Toussaint qu'il fut reçu comme aumônier à l'Hôpital. Il est impossible de dire tout le bien qu'il y fit en peu de temps et toutes les vertus qu'il y pratiqua.

Écoutez son premier historien : « Son désintéressement, sa mortification, et l'amour qu'il avait pour les pauvres parurent avec éclat ; car non-seulement il ne voulait pas recevoir les honoraires qu'on avait coutume de donner aux autres Directeurs, mais il choisit la plus pauvre de toutes les chambres pour y loger, celle où l'on plaçait les malades infectés d'un mal contagieux. Il défendit qu'on lui donnât d'autre nourriture que celle des domestiques. Souvent même il dinait avec les pauvres et mangeait de leurs restes. Comme il n'y avait presque aucun ordre dans cet hôpital, il commença par y établir des règlements fort sages, premièrement pour la nourriture et ensuite pour le spirituel. »

Pendant que le saint aumônier s'occupait avec zèle et succès à soulager les pauvres et les malades de l'hôpital, il eut la douleur d'apprendre que sa sœur Louise qui avait été placée dans la Communauté de Saint-Joseph, à Paris, se trouvait dans le plus grand embarras. Elle était sur le point de quitter la Maison, parce qu'on n'y voulait admettre que les jeunes filles de la Capitale, et que d'ailleurs elle était trop pauvre pour payer sa pension. Son frère, qui avait toujours eu pour elle une affection toute

particulière, crut qu'il ne pouvait s'empêcher de lui porter au moins le secours de ses conseils. Il se détermina donc à faire le voyage de Paris, pendant la vacance du siège épiscopal de Poitiers ; car M<sup>st</sup> Girard venait de terminer sa carrière. Il fit ce long voyage à pied et sans argent, comme tous les autres, et Dieu, qui connaissait son amour des croix et le profit qu'il en retirait, ne lui ménagea point les épreuves, ni pendant la route, ni dans la Capitale.

Sa piété envers la Sainte-Vierge et son affection pour ses anciens directeurs lui firent prendre la route de Saumur et d'Angers. Il eut le bonheur de faire une visite au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, pour laquelle il conserva, toute sa vie, une dévotion particulière, puis continua son chemin. Arrivé à Angers, il alla se présenter devant M. Brenier, qui avait été son Supérieur à Saint-Sulpice, et qui venait de prendre la direction du grand-séminaire de cette ville. Quelles ne furent pas sa surprise et sa douleur, quand il se vit rejeté par son ancien Supérieur d'une manière dure et sévère, en présence de tous les séminaristes qui étaient en récréation ! M. Brenier s'était de nouveau laissé circonvenir par les ennemis du saint prêtre.

Celui-ci arriva à Paris, épuisé de fatigues, avec les pieds tout ensanglantés. Pour guérir ses plaies, il fut obligé de passer quinze jours à l'Hôtel-Dieu, où il avait laissé un précieux souvenir de ses vertus. Après bien des pas et

des démarches, et surtout après de longues et ferventes prières, il réussit enfin à faire entrer sa sœur chez les religieuses du Saint-Sacrement de Rambervilliers, dans la Lorraine. C'est là qu'elle fit profession le 2 février 1704, sous le nom de Marie-Catherine de Saint-Bernard. Elle survécut longtemps à son frère, car elle ne mourut qu'en 1750, après avoir édifié sa Communauté par une sainte vie.

Montfort resta plusieurs mois à Paris, et il y fut un sujet d'édification pour toutes les personnes qui se mirent en relations avec lui, particulièrement pour les religieuses du Saint-Sacrement de la rue Cassette, chez lesquelles il allait de temps en temps dire la messe. Pendant qu'il demeura sans emploi, il se rendait tous les jours prendre un maigre repas au parloir de cette Communauté, en se faisant accompagner d'un pauvre, avec lequel il partageait ce qu'on lui offrait, et qu'il servait toujours le premier.

En s'occupant de sa sœur, le saint missionnaire ne pouvait manquer de chercher un aliment à son zèle et à sa charité d'apôtre. Peu de temps après son arrivée dans la Capitale, il se présenta à la Salpêtrière pour aider à soigner les malades qui étaient au nombre d'environ cinq mille. Ses services ayant été acceptés, il fit dans cette maison un bien immense. Mais le succès même qu'il obtenait servit à exciter contre lui l'envie qui, sous divers prétextes, se glisse quelquefois dans les cœurs exempts de tout autre vice. Au

bout de quelque temps, il fallut se retirer. Peu après, on lui donna une mission des plus délicates, qu'il remplit au gré de tout le monde. Il s'agissait de ramener la concorde parmi les Frères Ermites du Mont-Valérien. Jaloux de l'édification que donnaient ces bons solitaires, l'esprit de ténèbres avait réussi à semer la division parmi eux. Montfort y ramena la paix et la concorde par ses paroles toutes brûlantes de charité et surtout par la force de ses exemples.

L'abandon de ses amis d'autrefois fut pour le serviteur de Dieu la plus pénible épreuve qu'il eût à supporter pendant son séjour à Paris. M. Léchassier entre autres le reçut avec une rudesse qu'il est bien difficile d'excuser entièrement. M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, qui avait été l'un de ses plus grands admirateurs, refusa à son tour de le recevoir et de lui parler, quand il se présenta pour lui faire une visite. Cependant le Seigneur lui conserva encore quelques amis dans son délaissement. M. Blain le visitait souvent dans un petit réduit, où il eut bien de la peine à le rencontrer. Le Père Descartes, jésuite, qui l'avait eu pour écolier au collège de Rennes, se chargea avec bonté de sa direction, comme il l'avait fait autrefois. M<sup>sr</sup> de Saint-Valery, évêque de Québec, rendait hommage à sa vertu, ainsi que quelques Sulpiciens qui ne se méprenaient pas sur son compte.

D'autres amis fidèles lui restaient à Poitiers et désiraient ardemment son retour, c'étaient les

pauvres de l'Hôpital. Ils firent tant auprès de M<sup>sr</sup> de la Poype, qui avait succédé à M<sup>sr</sup> Girard, ils écrivirent en même temps une lettre si touchante à M. Léchassier pour le prier de leur renvoyer leur père, que Montfort, instruit de tant de supplications, se décida à retourner dans son hôpital de Poitiers. Il continua à y faire le bien comme par le passé.

C'est alors qu'il jeta les fondements d'une Congrégation religieuse qui devait être, dans la suite, l'un des plus beaux ornements de l'Eglise de France. La divine Providence lui avait mis, pour ainsi dire, sous la main la pierre fondamentale de ce bel édifice, en lui adressant Mademoiselle Marie-Louise Trichet, fille d'un procureur au Présidial de Poitiers. Après l'avoir fait entrer dans une petite association composée des jeunes filles de l'Hôpital les plus vertueuses, mais aussi les plus disgraciées du côté de la nature, et l'avoir préparée, par la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la mortification, à s'enrôler sous la bannière de la divine Sagesse, il lui fit prendre le saint habit de la religion, le 2 février 1703. Il voulut qu'à son nom de baptême *Marie-Louise* elle ajoutât celui de *Jésus*.

Cette première Fille de la Sagesse n'avait pas 19 ans accomplis. Elle resta 40 ans dans l'hôpital de Poitiers, occupée à soigner les pauvres et les malades avec une charité et un dévouement incomparables, pratiquant les vertus les plus sublimes, servant ainsi de modèle à toutes les

religieuses qui devaient plus tard faire partie de sa Congrégation. Montfort donnait lui-même l'exemple à Marie-Louise et à toutes les personnes qui l'entouraient. Les plus grands saints n'ont pas poussé plus loin que lui la pratique de l'humilité, de la pauvreté, de la mortification, de la charité ; jamais ils n'ont paru dévorés d'un plus grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il semble qu'une conduite si parfaite et tant de services signalés rendus à l'Etablissement dont il était l'aumônier, devaient attirer à l'homme de Dieu la bienveillance de tous les habitants de cette Maison ; il n'en fut pas de même. Il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques pauvres, mais surtout de la part des gouvernantes de l'Hôpital. Comprenant qu'il lui était impossible de faire le bien qu'il désirait, et d'ailleurs se sentant toujours attiré vers les Missions, il résolut alors de s'éloigner, après avoir pris conseil du Père de la Tour, son confesseur, de Marie-Louise de Jésus elle-même et de plusieurs autres personnages respectables.

Le saint prêtre était dans la trente et unième année de son âge, et tout ce qu'il avait fait de bien jusque-là ne lui semblait rien. Il alla s'offrir à M<sup>sr</sup> de la Poype, pour donner dans son diocèse des missions et des retraites. Le pieux évêque accueillit avec empressement cet ouvrier si plein de zèle qui d'ailleurs ne voulait

recevoir qu'au ciel la récompense de son travail. Il commença par donner une mission à Montbernage, faubourg de Poitiers, et cette mission produisit les fruits les plus abondants. Le Vénérable serviteur de Dieu laissa à Montbernage un durable souvenir de son passage, en y érigeant une chapelle qui fut dédiée à la Sainte-Vierge, sous le titre de *Reine des Cœurs*, où les fidèles devaient se réunir pour réciter le chapelet. Il y plaça lui-même une statue que l'on conserve encore. Après avoir établi cette chapelle, il ne recula point devant une entreprise beaucoup plus considérable qu'il conduisit à bonne fin ; ce fut la restauration de l'ancienne église de Saint-Jean-l'Évangéliste, qui, selon la tradition de la ville, avait servi autrefois de temple aux faux dieux.

Une seconde mission prêchée dans l'église des religieuses du Calvaire n'eut pas un moindre succès que celle de Montbernage ; mais elle se termina par un incident très fâcheux. Le zélé missionnaire avait engagé une foule de personnes à livrer aux flammes tous les livres hérétiques et immoraux qu'elles possédaient, ainsi que les tableaux et gravures obscènes qu'elles avaient dans leurs maisons. On les réunit sur la place publique, où ils devaient être brûlés après un sermon. Pendant que le prédicateur était en chaire, quelqu'un s'avisa, on ne sait pourquoi, de placer une figure étrange sur cet amas de livres et de tableaux. Le bruit se ré-

pandit alors que le missionnaire allait brûler le diable. C'en fut assez pour exciter contre lui les Jansénistes et les libertins qui cherchaient toutes les occasions de lui nuire. Le bruit de la ville fut porté aux oreilles de M. l'abbé de Villeroy, vicaire-général, qui se rendit aussitôt sur le lieu où les livres avaient été déposés, et, devant tout le peuple, adressa au pieux missionnaire les reproches les plus sévères et les moins mérités. Celui-ci les écouta avec humilité, à genoux, tête nue, et sans ouvrir la bouche pour se défendre. Le lendemain, M. Révol, autre vicaire-général, crut devoir relever en chaire le mérite de Montfort autant que M. de Villeroy l'avait abaissé, la veille.

L'homme de Dieu commença alors une autre mission dans le faubourg Saint-Saturnin, contigu à celui de Montbernage. Il eut le bonheur de faire cesser d'affreux désordres qui avaient lieu depuis bien longtemps dans un jardin situé à l'extrémité du faubourg, et que l'on appelait le *Jardin des Quatre-Figures*, à cause de quatre figures colossales qu'on y avait placées. Il annonça que ce jardin deviendrait un lieu de prières desservi par des religieuses. C'est là, en effet, qu'a été construit l'hôpital des Incurables, desservi par les Filles de la Sagesse, depuis 1758.

Pendant son séjour à Poitiers, Montfort appela à lui le premier des Frères de la Communauté du Saint-Esprit, connu sous le nom de Frère

Mathurin. Le trouvant en prière dans l'église des Pénitentes, il fut touché de sa dévotion, et il se contenta de lui dire : « Suivez-moi. » Ce jeune homme se mit dès lors à sa suite, et, après l'avoir accompagné jusqu'à sa mort, il demeura constamment attaché à ses successeurs.

Au milieu de ses pénibles travaux, le Vénérable serviteur de Dieu n'omettait rien de ses austérités et de ses mortifications habituelles. Il jeûnait presque tous les jours et ne prenait qu'un léger repas au soir; ceux qui le voyaient de près ne comprenaient pas comment il pouvait vivre avec si peu de nourriture. Après les fatigues de la journée, il passait encore une partie de la nuit en prière. Souvent on le vit, dans le *Jardin des Quatre-Figures*, en oraison, pendant de longues heures, à genoux et les bras étendus en croix.

Le spectacle de tant de vertus était bien capable de faire une vive et salutaire impression sur tous ceux qui en étaient les témoins. Quelques événements extraordinaires contribuèrent encore à augmenter la réputation de sainteté qu'il s'était acquise dans toute la ville. Après avoir offert le saint sacrifice de la messe pour Madame d'Armagnac, femme du gouverneur de Poitiers, qui était dangereusement malade et abandonnée des médecins, il lui annonça lui-même qu'elle recouvrerait la santé et continuerait ses œuvres de charité envers les pauvres. Dès ce moment,

cette pieuse dame commença à se trouver mieux, et, pendant douze années, elle put encore faire le bien.

Un jour que le saint missionnaire s'était déterminé à prêcher dans l'église de la Résurrection, où il avait fait une mission, il connut surnaturellement que des personnes qui l'attendaient dans l'église des Pénitentes, où il avait promis de prêcher à cette même heure, avaient instamment demandé à Dieu, par l'intercession de la Sainte-Vierge, qu'il vint prêcher dans l'église où elles étaient, s'il devait y faire plus de bien que dans celle de la Résurrection. Il s'y rendit en effet, et sa parole produisit les plus heureux fruits.

Le démon ne pouvait manquer d'employer contre l'homme de Dieu tous les efforts de sa rage et de le tourmenter de toutes manières. Aussi plusieurs fois, pendant qu'il était à l'hôpital de Poitiers, on s'aperçut que l'esprit de ténèbres le faisait cruellement souffrir. Un soir, sur les dix heures, on l'entendit crier dans le jardin, comme s'il eût été frappé par une autre personne, et cependant il était seul. A plusieurs reprises, on l'a entendu se plaindre et on l'a vu traîner par terre, sans pourtant apercevoir la personne qui le trainait. « O Sainte Vierge, ma bonne Mère, disait-il, venez à mon secours. » S'étant retiré dans une maison de campagne peu éloignée de Poitiers, pour y

passer huit ou dix jours en retraite, il y fut encore assailli par le démon. Un jeune homme qui accompagnait le missionnaire a attesté qu'il entendit plusieurs fois un grand bruit dans la chambre où celui-ci était seul, comme s'il s'y fût trouvé trois ou quatre personnes qui se fussent battues avec la dernière violence. Il distinguait parfaitement la voix du saint prêtre qui disait à son agresseur : « Je me moque de toi ; je ne manquerai pas de force et de courage, pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi ; je me moque de toi. »

Du reste, cet amant passionné de la Croix était destiné à recevoir de toutes parts des persécutions et à essayer toutes sortes d'humiliations. Ses vertus et ses succès, ainsi que son attachement bien connu pour le Pape, excitèrent la jalousie de quelques Jansénistes qui mirent tout en œuvre pour indisposer contre lui le pieux évêque de Poitiers. Ils y réussirent, et le missionnaire, qui avait commencé une retraite pour les religieuses de Ste-Catherine, reçut l'ordre de sortir du diocèse. Cet ordre l'affligea, sans le troubler, et sans lui arracher la moindre plainte.

Obligé de se séparer d'une population qu'il aimait, et qui s'était montrée si docile à sa voix, il songea à mettre à exécution un projet que depuis longtemps il nourrissait dans son cœur, c'était d'aller à Rome visiter le tombeau des

Apôtres et se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Avant de partir, il adressa une sorte de circulaire à tous ceux qui avaient profité des missions qu'il venait de donner à Poitiers ; il leur parlait avec l'autorité, la tendresse et la familiarité d'un apôtre et d'un père.